

Tout lire. Ou picorer, selon l'envie. Mais pour saisir l'importance de la relation intense, de la sororité qui existait entre Virginia Woolf (1882-1941) et sa sœur Vanessa Bell (1879-1961), rien ne vaut la lecture intégrale de *Baisers du singe*, de ces lettres qui "se lisent comme des lettres d'amour" selon Vanessa.

Réalisée par Carine Bratzlavsky – ancienne directrice à la RTBF et présidente de la Commission du cinéma de la Fédération Wallonie-Bruxelles – cette sélection de 215 lettres que se sont échangées l'écrivaine et la peintre, forme une correspondance croisée inédite et vibrante, un nouveau chapitre de l'œuvre de Virginia Woolf, qui permet d'entrer dans l'intimité des deux artistes, de traverser, de 1904 à 1941, deux guerres mondiales et 37 années d'existence pour s'achever avec la lettre d'adieu poignante de Virginia à sa sœur en mars 1941: "J'ai lutté, mais je n'y arrive plus."

Avant d'arriver à ce funeste 28 mars 1941, à ce jour où Virginia Woolf partit, de lourdes pierres dans les poches, se noyer dans les eaux de l'Ouse, la rivière qui coulait près de sa maison, c'est la joie, ainsi que l'ironie teintée de gravité, qui prédomine dans l'échange des missives. Le courrier des deux sœurs dévoile une existence pleine de vitalité, d'envie, d'humour et de moqueries, à mille lieues de l'image mélancolique qu'on peut avoir de la romancière britannique, de cette icône du féminisme, même si les maux de tête, la fatigue – la dépression, soignée au lait et à l'Ovomaltine! – y sont aussi présents. Vanessa, l'aînée de trois ans, s'inquiète pour la santé de sa sœur et l'encourage à se reposer.

Les derniers potins

Les deux sœurs s'écrivent très régulièrement, comme elles se téléphoneraient voire s'enverraient des textos aujourd'hui. Elles parlent de leurs domestiques, de leur ennui, de l'art, de la littérature ou de la grippe, récurrente. Elles échangent parfois de vraies banalités et souvent, les derniers potins de la bourgeoisie victorienne dont elles raffolent, comme en témoigne la lettre 67 de Virginia à Vanessa: "Il y a toujours un coin de ma tête où je te garde une pleine besace de potins". Certaines lettres se révèlent délicieusement piquantes et affichent de vraies variations de ton, passant sans cesse du coq à l'âne, de la tentative de suicide de Virginia à une demande d'argent pour le loyer, à l'image de la bipolarité dont souffrait l'autrice de *Mrs Dalloway* mais aussi du *stream of consciousness*, ce flux de la conscience propre à l'écriture de Virginia Woolf. Elles auront conversé toute leur vie par écrit, sauf aux rares périodes où elles étaient ensemble à Londres ou dans le Sussex.

La lecture du courrier révèle qu'elles voyageaient beaucoup, de Rome à Cassis, des Cor-

nouailles, où Virginia se sentait particulièrement bien, à Vannes, de Londres à Venise.

Une certaine rivalité

Ce recueil, qui s'apprécie de plus en plus au fil des envois, permet aussi de côtoyer de grands noms comme l'économiste John Maynard Keynes ou le peintre et critique d'art Roger Fry, membres du groupe d'intellectuels de Bloomsbury, dans le quartier bohème de Londres où les Woolf avaient élu domicile. Ou d'en savoir plus sur l'hésitation de Virginia avant d'épouser Leonard Woolf.

La relation des deux sœurs se modifie au fur et à mesure des années et des drames, nombreux, qui les ont assombries. Au début, on croit deviner une rivalité entre la peintre et l'écrivaine. "Une chance qu'elle n'écrive pas, me dis-je", avouera Virginia à sa sœur après l'avoir complimentée pour l'un de ses tableaux. Vanessa était une peintre et décoratrice reconnue. Elle illustrera les jaquettes des livres de Virginia, qui écrira les préfaces de ses catalogues. Elles ne cessent de s'affubler de divers surnoms. Dans la famille Stephen, Vanessa était le dauphin et Virginia, le singe. Elle signalait aussi Ton B ou B pour Billy goat, le bouc.

Leurs amours, parfois bisexuelles – comme en témoigne la passion de Virginia pour Vita –, leurs unions, leurs chagrins ponctuent leur conversation. Virginia parle peu de son processus d'écriture. *Baisers du singe* n'ouvre donc pas la porte de sa *Chambre à soi* mais on sait quand elle termine un livre et on perçoit la fébrilité avec laquelle elle attend le verdict de sa sœur. Et si, fait rare à l'époque, la poste avait du retard, Virginia s'inquiétait, comme ce fut le cas après son envoi du manuscrit de *Promenade au phare* à Vanessa. La réponse valait l'attente: "C'est ta meilleure œuvre [...] Je suis enthousiasmée, ravie et transportée dans un autre monde comme seule peut le faire une œuvre d'art majeure".

Leur affection ne cesse de grandir et lorsque Vanessa perd son fils, Julian, âgé de 30 ans, engagé dans la guerre d'Espagne, c'est Virginia, la cadette, qui protège son aînée avec des lettres qui s'achèvent parfois par le très beau "Ne réponds pas".

D'une réelle importance, ce portrait intime de deux femmes d'exception a été illustré avec soin de 50 photos et documents, le tout accompagné d'un véritable appareil critique. Un écrin de choix, une enveloppe de bel augure pour des lettres qui tiennent toutes leurs promesses.

Laurence Bertels

→★★★★★ "Baisers du Singe. Correspondance. Virginia Woolf & Vanessa Bell", Recueil, traduit par Carine Bratzlavsky & Anne-Marie Smith-Di Biasio, La Table Ronde, 625 pp., 36 €

3 QUESTIONS À



Carine Bratzlavsky

Traductrice et coordinatrice de la correspondance croisée inédite entre Virginia Woolf et sa sœur Vanessa Bell.

1 Vous venez de publier "Baisers du singe" qui contient 215 lettres, dont 187 inédites en français, de Virginia Woolf et de sa sœur Vanessa. Ce qui leur confère un caractère exceptionnel!

C'est totalement inédit et c'est l'idée que tout le monde salue. Ces lettres, pour la plupart, n'ont jamais été publiées, même pas en anglais, ce qui est incroyable.

2 Quelle a été la genèse de cet ambitieux projet?

C'est un travail au long cours, entamé il y a plus de dix ans. En marge de mon travail de production culturelle à la RTBF, j'ai eu envie de revenir à mes premières amours – je suis traductrice de formation – et j'ai suivi un cycle de traduction littéraire dans le cadre du Centre européen de traduction littéraire, pour lequel, en octobre 2017, j'ai consacré mon mémoire aux lettres de Virginia Woolf à sa sœur, sur les conseils d'Anne-Marie Smith-Di Biasio, une de mes profs qui dirigeait alors les études woolfiennes à Paris. Lorsque j'ai découvert toute la correspondance de Virginia Woolf, environ 4 000 lettres publiées à la Hogarth Press, parmi lesquelles les 450 lettres à sa sœur, j'ai été emportée par la liberté de ton, l'ironie, la complicité, l'humour, parfois féroce, qui s'en dégageait. La veille de ma défense orale, je me suis soudain posé cette question: Vanessa répondait-elle à Virginia? J'ai alors songé à reconstituer leur correspondance. Alice Déon, directrice des Éditions de la Table Ronde, qui avait lu mon mémoire, a tout de suite embrayé et c'est ainsi que nous avons retrouvé 350 lettres de Vanessa à Virginia dans un fonds privé à New York. On a photographié les lettres manuscrites puis retranscrites et obtenu l'accord de la petite-fille de Vanessa, qui nous disait combien sa grand-mère en aurait été honorée. J'ai privilégié les lettres qui se répondaient et celles qui faisaient avancer leur histoire commune et personnelle, celle de deux sœurs, deux femmes, deux artistes, l'une peintre, plus célèbre à l'époque que l'autre, l'écrivaine que l'on sait. La traduction a pu commencer, Anne-Marie prenant la voix de Vanessa et moi, gardant celle de Virginia. Avec son lot de difficultés, comme résister à la surinterprétation quand on n'arrive pas toujours à saisir ce que Virginia a en tête (le fameux flux de conscience).

3 Qu'est-ce qui vous a le plus marqué dans cet abondant courrier?

J'ai découvert Vanessa! Sa peinture magnifique, sa vie de femme, de mère et bien sûr de sœur. Et puis ce goût de Virginia pour les potins, quelle surprise! On est loin de la Virginia Woolf froide et cérébrale, dépressive, malheureuse en amour que certains s'imaginent parfois. Elle est drôle, vivante, respire la sensualité, notamment dans son rapport à la nature et est très engagée, entre autres pour les femmes et contre la guerre. Il y a sa fragilité mentale bien sûr et on avance dans l'histoire avec la peur de l'issue fatale que l'on connaît. La correspondance s'achève avec la mort de Virginia Woolf, au début de la Deuxième Guerre mondiale. J'arrivais à ces pages à l'heure même où la guerre en Ukraine commençait. Je retrouvais le même vocabulaire guerrier dans ses lettres que dans mes journaux. Et la même angoisse. C'était très fort et cela dit toute la modernité de cet ouvrage. Virginia Woolf est vraiment notre contemporaine!